

Le Jour, 1952
23 novembre 1952

PROPOS DOMINICAUX

François Mauriac a reçu le prix Nobel, après André Gide. Le prix Nobel à Gide avait déconcerté affreusement.

Est-ce le moraliste ou l'Immoraliste qu'on consacrait ? Et qu'est-ce que la littérature qui, sous prétexte de vérité, renverse les valeurs, met au-dessus des lois les fureurs de la chair ?

François Mauriac s'est occupé beaucoup du Tentateur, en le haïssant ; tandis qu'André Gide l'aimait. « Les extrêmes me touchent » écrivait Gide. Or c'est le tentateur qui conduit aux extrêmes, qui séduit par le visage de l'inconnu. Le fruit défendu est son affaire. Il nous trouble par ce qui ne nous est pas permis. Il met en feu la jeunesse et la vieillesse ensemble. Qu'importe qu'André Gide ait si bien écrit, s'il a légitimé un si grave désordre. C'est assez de pécher septante fois chaque jour. Faut-il encore que soit glorifié le péché ?

Mauriac ne rend pas le péché aimable. Gide donne un visage heureux à l'enfer.

Le prix Nobel à Mauriac est-il une forme du repentir de ceux qui l'attribuent ; celui de la vertueuse Suède que sa latitude devrait abriter un peu des feux du désir ?

L'homme est naturellement si près du péché qu'il faut pour l'en éloigner la musique des anges. Chacun de nous doit se frapper la poitrine sans cesse, mais chacun a le devoir de donner les cœurs purs en exemple.

C'est le scandale que l'on dénonce. Nous n'avons pas le droit de jeter les autres dans les « extrêmes » auxquels vont nos troubles complaisances. N'est-ce pas cela, qu'en un sens, le prix Nobel à André Gide couvrait ?

La voix d'or de Charles Maurras s'est éteinte. Peu d'écrits se comparent à ceux qu'ont inspirés ses plus beaux jours. La **Musique Intérieure** n'est pas plus harmonieuse qu'**Anthinea**. On a appris avec émotion que Charles Maurras, qui toute sa vie mit le politique avant le spiritual, avait reçu les derniers sacrements. On est heureux que cette harmonie suprême ait éclairé sa nuit ; et l'on respire de savoir que cette pensée hautaine a, au seuil de la mort, retrouvé Dieu.

Charles Maurras dort à Martigues son dernier sommeil. Nous nous souviendrons toujours d'une visite à la maison du poète, en 1926. Maurras était absent. Une vieille servante nous montra les lieux et nous sortîmes de là des myrtes dans les mains, sous un ciel aussi bleu que l'eau de l'étang, dans la douceur de la brise d'été.

**« Pour apaiser l'Ombre à peu près dissoute
Elève le chant qui la conduira
Des antres de l'âme à la croix des routes
D'où le ciel en feu se découvrira »**

On lit cela, de Maurras, dans « **A mes vieux oliviers** », paru au printemps de 1951.

Le ciel en feu s'est à la fin découvert. Ce n'était plus celui des faux dieux.